





LA FORÊT DES BRUMES

CHAPITRE 1

OÙ LE COMTE SE TROUVE DES HÉRITIERS

Roderick Keller, Grav von Nebelwald, onzième Comte de cette glorieuse lignée, avait une grande qualité reconnue par tous dans le Saint Empire : il était déterminé. Hélas, cette qualité n'allait pas sans son défaut : il était têtu comme une mule quand il avait décidé de l'être. Là-dessus, sa nourrice, ses supérieurs, ses marins, ses différents médecins, ses quelques amis étaient tous d'accord sans jamais avoir eu besoin de se concerter.

Et le Comte de Nebelwald avait décidé de réaménager le bureau. Plus exactement de soulever l'énorme écritoire qui avait été celui de son père et de son grand-père et sûrement de nombre d'illustres ancêtres avant lui et de l'amener plus près des fenêtres, pour qu'à défaut de pouvoir encore naviguer, il puisse malgré tout contempler la mer à loisir.

La chose n'aurait pas dû poser problème si le seigneur des lieux n'avait pas décidé de s'occuper seul de cette tâche. Enfin, presque seul.

— Stevens, à droite... Non, l'autre droite.

Stevens était un valet loyal, c'était sa plus grande qualité. Il était incapable de faire des nœuds de cravate compliqués et de ne pas faire tomber quelque chose lorsqu'il avançait de tous ses grands membres dégingandés, mais au moins il était loyal. À sa décharge, il fallait avouer que plus de dix ans à bord d'un bateau ne l'avaient préparé ni à nouer des cravates à la dernière mode ni à se déplacer dans un environnement où tout n'était pas solidement arrimé pour faire face à tempêtes, abordages et attaques magiques en tout genre.

— Oui monsieur le Comte.

Il avait fallu une longue année à Stevens pour se défaire de ses habitudes militaires et cesser d'appeler Roderick par son grade d'ancien Contre-amiral. Par contre, il n'avait toujours pas réussi à maîtriser les concepts de droite et de gauche quand il n'était pas en situation de danger immédiat.

Et ce qui devait arriver arriva, l'écritoire échappa des mains du valet. La moitié s'écrasa sur le sol tandis que l'autre, emportée par son poids, tirait violemment sur les muscles du Comte, produisant une insupportable douleur dans sa cuisse, déjà mise à mal par le temps humide et ce petit détail d'avoir été déchirée, transpercée et écrasée pendant la guerre contre les Elfes.

Roderick avait beau être têtu, il y avait des moments où même lui devait céder face à son corps en pleine agonie. Le bureau tomba.

— Vous savez qu'il doit encore y avoir quelques hommes dans cette demeure qui sont en possession de tous leurs membres et qui travaillent pour vous, Nebelwald. Je suis sûr qu'il doit être possible d'en trouver et de leur faire déplacer des meubles à votre place.

Les mains crispées sur sa cuisse, appuyé contre l'écritoire renversé pour tenter d'enlever le poids de sa jambe droite, le Comte releva la tête.

— Mêlez-vous de vos affaires, Falkberg.

Le Capitaine de corvette Evelyn Collins von Falkberg sourit, tirant sur toutes les brûlures qui parsemaient la moitié de son visage.

— Bien sûr monsieur le Comte.

L'homme était aussi caustique que les feux de Kymil Deionarra.

— Lorsque vous aurez fini de détruire cet écritoire, il y a des métayers qui ont demandé une audience, puisque votre intendant est absent.

Roderick se releva, d'un bras, tremblant sous l'effort.

— Vous pouvez leur dire que je serai avec eux promptement.

— Le docteur Sigmund n'appréciera pas vos efforts de décoration.

Roderick grinça des dents mais pas seulement sous les assauts de la douleur.

— Interdiction d'en parler au docteur.

— À vos ordres, Contre-amiral, se moqua le Capitaine avant de tourner les talons pour retourner vaquer à ses occupations : ne rien faire et se plaindre que le Grand-Duc de Gold Rock, Grand Amiral du Saint Empire, l'avait exilé ici sans aucun travail pendant toute la durée de sa convalescence.

Le soupir que poussa Roderick en se laissant retomber contre le bois du bureau fut immédiatement interrompu.

— Oh non ! Monsieur le Comte ! Oh je suis tellement désolé !

Il tourna la tête vers Stevens qui essayait frénétiquement de ramasser des lettres étalées par terre.

— J'ai cassé le bureau ! Oh Seigneur protège-moi ! Je suis terriblement désolé. Je ne comprends pas comment mes mains ont pu glisser. Je suis confus. Oh monsieur le Comte je...

— Tout va bien Stevens, dit-il pour couper court au babillage nerveux et habituel.

C'était étrange. Ils avaient vidé tous les tiroirs et rangé le contenu avant de commencer à soulever le meuble. Comment est-ce que ces...

Son regard accrocha un panneau de bois délogé entre les tiroirs et les pieds. Un compartiment secret. Bien sûr que son père avait un compartiment secret dans son bureau, à moins que ce ne fût l'Amiral qui ait placé ces lettres là. Il eut un sourire, comme toujours lorsqu'il pensait au vieil homme.

— Tenez monsieur le Comte, je suis tellement désolé ! Je vais aller chercher des hommes pour voir si on peut remettre le meuble comme il faut. Est-ce que vous voulez que... Enfin, je peux rapprocher le fauteuil si vous le souhaitez.

Roderick attrapa machinalement le paquet d'enveloppes et serra les dents. Mais sa cuisse le faisait vraiment souffrir et il refusait qu'on le trouve appuyé contre le bureau, incapable de bouger. Quelques minutes assis, devraient lui suffire pour se remettre.

— Merci Stevens.

Le valet apporta l'énorme siège, le posant dans le peu de lumière qui entrait par la grande fenêtre et attendit qu'il fût dedans avant de partir, tellement précipitamment qu'il manqua de peu de se cogner dans la porte.

Le Comte laissa les lettres tomber sur ses genoux et se força à masser sa cuisse. La douleur était horrible, mais il savait qu'il souffrirait moins longtemps s'il le faisait immédiatement. Il s'appliqua, enfonçant ses doigts dans les muscles douloureux, retenant les grognements. Il se concentra sur les enveloppes qu'une calligraphie élégante destinait au Comte de Nebelwald. Quelques-unes, éparpillées, retournées, montraient qu'elles étaient encore scellées. Il n'y avait pas d'expéditeur, ce qui était pour le moins inhabituel.

La douleur ne se calmait pas. Passant l'ongle sous la cire, il décacheta l'une d'entre elles, espérant qu'elle soit assez intéressante pour lui faire oublier un moment les élancements qui crispaient ses muscles, et la déplia avant de retourner à son massage. Il n'y avait plus aucun bruit autour de lui.

La lettre était étonnamment courte.

« Monsieur le Comte,

Aaron et moi vous informons de la naissance de notre sixième enfant Heinrich, ce 5 Pril 5002, baptisé en l'Église du Bienheureux Prophète de Bruck.

Cordialement,

Rosemary Keller »

Il prit le second feuillet, une copie du livre paroissial de Bruck mentionnant la naissance et le baptême de Heinrich Keller, fils légitime d'Aaron Keller von Nebelwald et de son épouse Rosemary Keller née Landsberg, résidant à Weissdorn dans la paroisse de Bruck.

Aaron était mort, il y avait plus de dix ans. Il se souvenait encore du poids de la lettre de Carlotta, la seule personne qui avait eu la bienveillance de l'informer de la mort de son petit frère.

Cela ne faisait aucun sens.

Il se hâta d'ouvrir les autres enveloppes, la douleur dans sa cuisse reléguée au second plan alors qu'il cherchait à comprendre.

Au final, il n'y avait que neuf lettres, mais elles formaient un tableau tellement représentatif de la cruauté de son géniteur.

« Père,

Je ne reprendrai pas un débat stérile. Vous avez pris votre décision, j'ai pris la mienne. Désbérítez-moi, rayez-moi de votre vénérable arbre généalogique, reniez-moi comme vous l'avez

déjà fait d'un autre de vos enfants, peu m'importe.

Rosemary et moi sommes mariés. Oui, un Keller von Nebelwald épousant une vulgaire plébéienne, une fille de marchands, une sang-Elfe, j'imagine combien cette pensée doit aigrir votre sang.

Je n'ai jamais été plus heureux de ma vie.

Puissiez-vous pourrir dans l'humidité de votre château,

Aaron. »

Il passa les doigts sur l'écriture colérique, appuyée, de ce petit frère qu'il n'avait presque jamais connu. Aaron avait... huit ans quand lui avait été banni du domaine et avait pris la mer pour la première fois. Il se rappelait à peine ce gamin aux boucles blondes qui jouait entre les arbres du verger. Il se souvenait juste de son sourire édenté...

Il reposa la lettre et la copie de l'acte de mariage, une gifle à l'orgueil de leur père. Mais le vieil homme aigri n'avait jamais ouvert la lettre, jamais lu ces mots rageurs. Comme il l'avait fait avec lui, il avait effacé Aaron de l'existence. Il avait osé dire à tous que son benjamin était mort, parce que cette fois il n'y avait pas eu l'Amiral pour le lui interdire, parce qu'alors il était enfin Comte de Nebelwald, seigneur et maître de ces terres et de tous ceux qui y étaient nés.

Roderick soupira, repoussant les souvenirs de ce visage réprobateur et haineux penché au-dessus de son lit de convalescent.

L'avant-dernière lettre était la plus laconique.

« Monsieur le Comte,

Aaron est décédé ce 23 Agust 5007 et a été enterré dans le caveau des Landsberg dans le cimetière de Bruck.

Rosemary Keller. »

C'était il n'y avait même pas deux ans.

Roderick ne savait pas ce qu'il était censé ressentir. Il avait cru Aaron mort pendant toutes ces années, décédé sans qu'il le sache alors que lui était en mer. Et au final, il était mort pendant que lui était en convalescence, pendant qu'ils étaient tous deux à terre. Il y avait, de ce fait, cette étrange culpabilité, comme s'il aurait dû savoir qu'Aaron était vivant, comme s'il aurait pu faire quelque chose alors qu'il était cloîtré à cause de sa blessure, inutile et invalide.

Il entendit les pas lourds et décidés dans le couloir.

— Voilà, monsieur le Comte, Perry va jeter un coup d'œil pour voir si c'est réparable et tout sera remis sur pied en un rien de temps et...

— Fais immédiatement préparer une voiture, Stevens, nous partons.

— Oui mon Contr... monsieur le Comte, répondit immédiatement le valet à son ton de commandement, se tenant soudain plus droit.

Roderick se releva difficilement et Stevens lui tendit sa canne.

Les lettres à la main, il sortit de la pièce, allant vers le grand escalier de pierre.

— Falkberg ! cria-t-il en commençant à descendre, avec dans la voix toute l'habitude d'un capitaine à bord de son navire.

L'homme ouvrit la porte de la bibliothèque.

— Contre-amiral.

Sa voix était railleuse, mais le Comte n'en avait rien à faire.

— Trouvez-moi un village ou une ville du nom de Bruck et faites passer les informations à mon cocher.

L'homme ne cilla même pas.

— Et vos métayers, monsieur le Comte ?

— Félicitations, Capitaine, vous venez d'être promu intendant de Nebelwald en mon absence. Je serai revenu au plus vite, mais prenez note de toutes les plaintes et des décisions que vous souhaitez me soumettre. Je vous laisse libre d'engager des actions immédiates si la situation l'exige. Le bon docteur sait où se trouvent les fonds d'urgence. Bienvenue à bord.

— Et où partez-vous, Nebelwald ?

— Chercher mes héritiers.

Un roulement de tonnerre se fit entendre, résonnant entre les pierres. Le Comte ouvrit la porte. Une pluie diluvienne s'abattait sur la terre, exactement comme le jour où il avait été banni.



Dans la collection
NIBELHEIM

